

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 82 (1979)  
  
**Artikel:** Quel gâchis !  
**Autor:** Jacquier, Nancy-Nelly  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-555355>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Quel gâchis !

*par Nancy-Nelly Jacquier*

Jean ne s'est pas trompé ; il ne se trompe jamais, d'ailleurs ! Cela devient agaçant... surtout qu'il a une façon bien à lui de nous le faire remarquer. Se campant devant nous, arrogant, et tout en parlant sur un ton d'ironie mêlé de mépris, il nous dévisage avec morgue. Plus son auditoire est grand, plus il est satisfait ; mais il tente de n'en rien laisser voir. Aujourd'hui, pour son malheur, je suis seule en face de lui. Enfin, je suis là ; c'est toujours ça, et je n'échapperai pas à ses sarcasmes, bien que j'en aie grande envie. Je suis sa victime numéro un, toujours disposée à l'écouter ; du moins, il s'en arroge le droit. Peu lui importe que je lise, que je sois préoccupée et réfléchisse à un problème quelconque, si monsieur a décidé que je dois l'écouter, je dois être disponible. Pour lui, semble-t-il, c'est surtout réconfortant d'attiser la haine entre nous. Il ne désire que cela, et je me demande souvent pourquoi il se donne autant de peine à détruire ce que l'on a construit ensemble autrefois. On pourrait croire qu'une fois au moins, il s'est trompé ; c'est le jour où il m'a épousée. Eh bien ! non, il est trop heureux de m'avoir, afin de me faire supporter sa mauvaise humeur chaque fois qu'il en ressent le besoin. Cependant, il doit bien se douter que si j'accepte toutes ces humiliations, ce n'est pas pour lui, mais pour les enfants, afin qu'eux, au moins, aient la paix... une paix d'ailleurs toute relative, car il s'acharne aussi sur eux à l'occasion. En mon for intérieur, je supporte difficilement le fait qu'il ait tant changé depuis

quelques années, et s'il n'y avait pas eu les enfants, je l'aurais quitté. J'en ai eu, d'ailleurs, l'intention, à un certain moment ; mais j'ai bien réfléchi et j'en ai déduit que ce n'est pas gai pour des gosses, même s'ils sont presque des adolescents, d'avoir des parents divorcés ou simplement séparés, parce qu'ils sont ballotés chez l'un et chez l'autre des conjoints, selon un ordre établi par des hommes de lois, qui sont en dehors du cercle familial et ne peuvent en comprendre le fonctionnement. Et je préfère supporter cet homme que j'ai aimé, et qui est devenu un étranger pour moi, plutôt que de ce que les enfants n'aient plus de véritable foyer.

Un jour qu'il m'agaçait prodigieusement, je lui ai dit tout à trac :

« Un mari, c'est un étranger dont on a eu l'imbécillité de s'éprendre. »

Il m'avait regardée, ébahi ; et depuis cette date mémorable, je l'entends souvent me répéter qu'il a toujours été un étranger pour moi, ce qui est faux, bien entendu. En son temps, j'ai tenté de lui expliquer que j'avais parlé dans la colère et que j'avais aussi voulu faire de l'esprit ; mais il n'a pas voulu comprendre. Il n'accepte pas la défaite. C'est le type du raté ou de celui qui se prend pour tel. Il s'en prend au monde entier et à sa famille en particulier... il faut bien qu'elle serve à quelque chose !

Bref ! Revenons à nos moutons ou, plus exactement, à ce qui nous concerne présentement. En ce moment, il se pavane devant moi, fier comme un paon, les mains dans les poches. Je feins un instant de l'ignorer ; mais, cela ne peut durer longtemps. Son oeil noir, furibond et glorieux tout à la fois, m'irrite ; et ce soir, comme j'ai précisément les nerfs à bout, je le fixe à mon tour avec insolence. La réaction ne se fait guère attendre. C'est d'une voix pleine de colère qu'il répète ce qu'il venait de me dire :

— Eh bien ! tu vois ; je ne m'étais pas trompé...

Je ne le laisse pas continuer. Je pose ma cigarette sur le bord du cendrier et, soudain agressive, je m'écrie :

— Cela m'est bien égal !

Il est stupéfait de mon audace. En général, j'attends au moins qu'il se soit expliqué avant de répondre et je tente même de le calmer. Il m'arrive parfois — et cela le déconcerte — de lui donner tout d'abord raison, afin de voir jusqu'où il ira.

Il a pâli légèrement, mais cela ne m'émeut pas le moins du monde ; au contraire. Je suis assez satisfaite de sa réaction. Je vois ses mains se crispier sur le dossier du fauteuil qui se trouve devant lui. S'il s'était attendu à ma réponse, il se serait sans doute assis ; le choc aurait été moins rude. Quant à moi, je prends un air dégagé comme si rien ne s'était passé, comme si nous n'avions échangé aucune parole désagréable. Je reprends tranquillement ma cigarette ; je fume un bon coup, et comme il penche la tête pour mieux me scruter, pour que nos regards se croisent et qu'il devine mes pensées les plus secrètes, je lui envoie toute la fumée en pleine figure, sans qu'il se doute que je l'ai fait par malice. Il se retire brusquement, mais ne fait aucun commentaire en ce qui concerne mon geste. Je jubile intérieurement, mais n'en laisse rien paraître. C'est une petite vengeance à ma façon ; mais mon mari l'ignore. Il revient à la charge avec indignation.

— Cela t'est égal que notre réputation soit à jamais perdue... que l'aînée de nos filles montre le mauvais exemple à ses sœurs cadettes.

— Chacun vit sa vie, dis-je d'un ton glacial. Nicole et Gabrielle, qui d'ailleurs ne se doutent pour l'instant de rien, ne suivront pas forcément l'exemple de leur aînée. Tu en fais une histoire ! Ne dirait-on pas que la terre va s'arrêter de tourner, parce que Françoise...

— Cela te laisse indifférente, qu'elle attende un gosse, alors qu'elle n'est pas mariée ? interrompt-il avec indignation ; qu'elle ne soit qu'une...

Je ne lui laisse pas le temps d'achever sa phrase injurieuse ; ma fille ne mérite pas le nom abject dont il voulait la gratifier.

— Françoise n'est pas et ne sera jamais ce que tu voulais dire. Après tout, elle a vingt ans et est responsable de ses actes.

D'ailleurs, Jacques ne l'abandonnera pas. Et puis, quand l'enfant sera là, tout le monde sera content ; toi, le premier.

Ma tirade ne l'a pas convaincu ; bien au contraire, elle n'a fait qu'accroître sa colère.

— Content !... content !... certainement pas, à moins d'avoir complètement perdu l'esprit, rugit-il.

Il tire nerveusement de sa poche un étui à cigarettes et se sert sans penser à m'en offrir une, car la mienne s'est éteinte. Il l'allume fébrilement, tout en me lorgnant de l'œil. Il me fait un peu pitié ; mais ce n'est pas le moment de flancher.

— Et toi, tu ne t'es aperçue de rien, bien entendu, remarque-t-il, sarcastique.

J'aurais pu lui répondre qu'une mère devine bien des choses et que rien ne m'avait échappé ; mais, je m'en gardai, car cela l'aurait rendu d'autant plus furieux contre moi.

— Quand je te disais que cela arriverait, continue-t-il sur le même ton, tu me répondais que Françoise avait bien le droit de se distraire à côté de ses études ; qu'il était normal qu'elle ait un ami à son âge, qu'elle était raisonnable et qu'enfin...

— Tu fais des drames de tout, m'écriai-je, excédée en me levant brusquement afin de lui faire face et d'être en quelque sorte à égalité. Après tout, Françoise a vingt ans et elle a fait exactement la même chose que nous.

— Mais nous, nous étions mariés.

— Il s'en est d'ailleurs fallu de peu, pour que nous fassions comme eux, répliquai-je avec ironie. Souviens-toi que tu me traitais de caponne parce que je ne voulais pas franchir le pas avant d'être légitimement ta femme.

Il rougit imperceptiblement. Il n'aime pas que je lui rappelle son insistance auprès de moi, au temps de notre jeunesse. J'ai parfois l'impression qu'il a honte de m'avoir aimée.

— Et, après tout, c'est toi qui avais raison, dis-je soudain, dans le secret espoir de le scandaliser un peu, parce que depuis, il a changé d'avis.

Et, vu qu'il me regarde, bouche bée, je continue sur un ton qui se veut badin.

— L'acte est le même ; je ne vois plus la différence comme par le passé. S'il te paraît répugnant pour Françoise, je ne comprends pas que tu l'aies fait et moi aussi.

— Mais enfin, elle n'est pas mariée ; voilà toute la différence.

— Tu l'as déjà dit ; tu te répètes. Ce qui est bon pour les uns, ne peut être mauvais pour les autres.

Il demeure un instant stupéfait, ne comprenant pas ma réaction, si contraire à mon tempérament habituel.

— Alors, tu n'as plus de morale, grogne-t-il. D'après toi, tout le monde peut avoir des enfants, sans être marié.

— Je n'ai pas parlé des enfants, mais de l'acte lui-même, répliquai-je. Les enfants, c'est autre chose... c'est un accident.

— Oui, ironise-t-il, un simple accident de parcours. Malheureusement, il faut être diablement doué pour l'éviter. Tu es vraiment stupide avec tes arguments.

— Pas autant que toi, répliquai-je d'une voix mordante. Je n'ai jamais compris pourquoi le seul fait de comparaître devant deux simples individus nous donne le droit de faire cette chose que tu qualifies de monstrueuse, comme tu me l'as dit l'autre jour.

— De quels individus veux-tu parler ?

— Du curé et du maire.

La réponse est cinglante.

— Tu n'as pas toujours dit cela.

Mon mari lève les yeux au plafond ; il me croit folle ou décidément peu respectueuse. Quant à moi, j'ai lancé cette phrase par bravade, certaine de mettre Jean hors de ses gonds. Cela ne manque pas, d'ailleurs : il bondit comme une balle de ping-pong. Dommage qu'il n'y ait pas d'arbitre entre nous. Je suis contente de l'effet produit par mes paroles, et cela m'amuse d'autant plus de les avoir dites, du fait qu'en réalité, je pense exactement



comme mon mari. Mais, pour rien au monde, je ne lui donnerais la satisfaction de le renseigner sur mon véritable état d'âme.

— Vraiment, je ne te comprends pas, rugit-il. Je me demande parfois si tu n'es pas un peu folle.

— Et toi, je te trouve affreusement vieux jeu, figure-toi !

Ma voix est mordante ; je la reconnais à peine. Combien de fois, pourtant, nous sommes-nous déjà disputés au sujet des enfants. C'est à se demander s'ils ne sont là que pour cela. Non ! Je m'égare ; je suis injuste envers eux. Lorsqu'ils étaient petits, au contraire, ils étaient plutôt un trait d'union entre nous ; et jamais nous ne nous heurtions à leur sujet ; ce n'est malheureusement plus le cas depuis qu'ils sont devenus adolescents et réclament de plus en plus d'indépendance ; et puis, nous avons vieilli. Sans être ce qu'on peut appeler des « croulants » pour employer le terme des jeunes, nous n'avons plus tout à fait leurs idées, et un peu d'amertume nous gagne en voyant que nous ne réagissons plus de la même manière qu'eux. Chaque année, involontairement, ils nous séparent davantage, parce que je fais un effort pour les comprendre et mon mari, qui n'a pas envie de les suivre, ne peut me le pardonner. Je ne suis pourtant pas prête à faire tous leurs caprices, car ils deviennent exigeants en grandissant. Il est probable que l'enfant de Françoise remettra les choses entre nous ; les petits, c'est si mignons ! Cette pensée m'amuse et j'esquisse un sourire qui est mal interprété par mon mari qui, décidément, ne décolère pas, et qui évidemment ne peut deviner ce qui se passe dans ma « caboche ».

— Et, tu te moques de moi, soupire-t-il.

— Si peu ! murmurai-je méprisante.

J'aurais pu lui dire en toute bonne foi qu'il se trompait ; mais, à quoi bon, après tout. Ce qui se passe dans ma cervelle ne regarde que moi. Il me raillerait encore davantage ; et puis, je ne veux pas lui donner l'impression de vouloir m'excuser. Il en profiterait à l'avenir. Qu'il pense n'importe quoi, je m'en moque ! De toute façon, c'est fatigant de toujours tout expliquer, et j'en ai marre de ces discussions qui ne mènent à rien.

— On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif !

— Parce que l'âne, bien entendu, c'est moi ?

Je le regarde avec stupeur. Comment a-t-il pu deviner ce que je pensais ? Soudain, je comprends ma maladresse. J'ai pensé tout haut, comme cela m'arrive, hélas ! trop souvent. Il faut absolument que je me surveille davantage à l'avenir ; mais pour l'instant, pauvre de moi ! Comment rattraper ma bévue ?... une phrase stupidement échappée à mes lèvres trop habiles à formuler ce qui me vient à l'esprit ? C'est une véritable infirmité qui m'a déjà valu bien des désagréments, sur lesquels je ne m'étendrai pas ici. Impossible de me rétracter ; et, après tout, que je l'aie dit ou simplement pensé, cela reviendrait au même pour Jean qui ne pardonne pas volontiers l'opinion qu'on a de lui, quand elle n'est pas conforme à ses désirs. Et puis, tant pis ; s'il s'en prend à moi, sa colère sera probablement passée lorsque Françoise sera de retour ; son répertoire sera à sec. Je ne peux m'empêcher de rire tout bas devant son regard furibond. S'il savait combien, dans ces moments-là, il paraît grotesque à mes yeux, il changerait certainement d'attitude afin que j'aie une meilleure opinion de lui et le respecte comme par le passé. Il ignore que pour reprendre la dignité qu'il a perdue envers moi il suffirait d'un geste d'approche, d'un sourire, d'un peu de chaleur humaine, d'une main posée sur mon épaule, de rire au lieu de grogner tout le temps, comme il le fait, pour tout et pour rien ; et j'oublierais tout. Je suis certaine que je redeviendrais câline comme au temps — pourtant pas si lointain — de notre jeunesse. Mais, en voulant démontrer qu'il est seul maître après Dieu, qu'on doit lui obéir aveuglément et avoir exactement les mêmes idées que lui sur toute chose, il a tout détruit. Quand il fait valoir ses droits et que, pour lui plaire, je dois cesser de penser à mon gré, je ne peux me mettre à son diapason ; c'est plus fort que moi, je dis alors exactement le contraire de ce que je pense moi-même. Et, brusquement, ses colères me font du bien, parce que je sais que j'ai gagné ; je savoure avec une joie sadique mon triomphe. Il me semble cependant, que parfois, il devine ce



qui se passe dans ma «caboche». Il hésite entre la haine et la passion qui habitent en moi, entre l'indifférence et l'insouciance. Il tente de me jauger ; il essaye de me comprendre, mais je lui échappe volontairement. Il se doute qu'il n'a plus d'emprise sur moi. Saura-t-il me rattraper un jour et se faire aimer à nouveau de moi ? J'en doute. Cependant, quand je me remémore le temps heureux où tout nous rapprochait : le sourire d'un bébé, sa première dent, ses premiers pas, son premier mot ; et puis, les promenades en famille, les questions innocentes des enfants, leurs jeux auxquels nous participions parfois, je me demande ce qui s'est passé entre nous. Rien, à dire vrai, si ce n'est des heures de vie commune qui auraient dû, au contraire, nous rapprocher ; à moins que ce soit l'âge. Nous n'avons pas vieilli de la même façon ; pourtant, nous ne sommes pas si âgés, ni l'un ni l'autre ; mais quelques années nous séparent. Cela serait-il suffisant ? Et puis, les enfants ne posent plus de questions ; ils donnent leur avis et, cela, bien entendu, Jean ne peut le souffrir. Pour lui, les enfants auraient dû rester petits. Leurs seuls défauts, c'est d'avoir grandi et d'avoir leurs opinions. Quant à moi, je prends plaisir à les écouter et à discuter avec eux, ce qui exaspère mon mari. Je trouve agréable d'échanger des points de vue avec Françoise ou Eric, les aînés, bien que sur certains d'entre eux, je ne sois pas du même avis. Mais, avec eux, au moins, on discute sans se disputer ; et c'est un grand avantage. Je tente de les comprendre, car si tout a tellement changé en peu d'années, la jeunesse n'en est pas responsable. Tout, d'ailleurs, n'est pas négatif. Nous jouissons d'un certain confort que n'ont pas connu nos parents ; il est donc normal que les jeunes soient devenus plus exigeants que nous l'étions à leur âge ; mais cela, Jean ne l'a pas compris, bien que lui-même ne pourrait plus se passer de sa voiture et de tout le confort dont il profite. Mais, à part ses petits profits personnels, il est resté en arrière, au temps où l'on respectait l'avis des aînés — en apparence, du moins — et où l'on se taisait, même en sachant pertinemment que l'on avait raison. Il s'est arrêté en route, tout simplement. C'est probablement ce que

je ne lui pardonne pas ; pour moi, c'est comme une trahison dont il n'est peut-être pas responsable. Il faudrait le lui faire comprendre, mais je m'en sens incapable. Souvent, je le regrette et désirerais m'expliquer avec lui, mais je sais que c'est impossible et j'abandonne. Probablement que c'est de la lâcheté de ma part ; mais, je pense qu'il ne comprendra pas ; trop de choses nous séparent maintenant, trop de mots ont été prononcés qu'on ne peut oublier.

Tout en souriant béatement, je caresse machinalement des roses qui s'épanouissent dans un vase sur le guéridon tout proche de nous et sur lequel se trouve le cendrier que nous utilisons en commun ; mais, avant que j'aie pu prévoir le geste de mon mari, il éteint brusquement sa cigarette et jette le cendrier à travers la chambre. Et, tandis que je regarde avec dépit le tapis souillé de cendres et de mégots, ainsi que le cendrier cassé, il injurie toutes les femmes en général et celles de la famille en particulier. J'écume de rage, mais je me tais. Ce cendrier était un souvenir de l'une de mes tantes et j'y tenais ; mais il ne respecte rien de ce qui m'appartient ; au contraire, on dirait qu'il prend plaisir à détruire tout ce que j'aime. Je fulmine en mon for intérieur ; mais en apparence, je reste calme. Il y a certains moments où le silence est plus injurieux que des paroles insultantes. S'il croit que je vais réparer les dégâts, il se trompe. Cependant, les bonnes résolutions que j'avais prises de me taire ne durent pas devant son air triomphant et le sourire ironique qu'il me dédie. Il peut être fier de ce qu'il a fait ; je sors en claquant la porte, non sans l'avoir averti en criant :

— Tu ramasseras tes débris. Après tout, je ne suis pas ta domestique.

Cette dernière phrase a certainement fait son effet ; et puis, se sentir seul en face de sa colère doit le faire enrager. Personne à engueuler ? Que c'est donc regrettable ! Ayant refermé la porte derrière moi, je lui offre à son insu un magnifique pied de nez ; probablement, le premier de ma vie.

— C'est pour qui, ce pied de nez ?

Je me retourne vivement, confuse d'avoir été prise en flagrant délit de goujaterie. Françoise est dans le hall d'entrée, à quelques pas de moi. Je ne m'étais pas doutée de sa présence. C'est elle qui a parlé sur un ton railleur. Je remarque ses yeux rieurs et un sourire amusé sur ses lèvres. Mais elle n'est pas seule ; Jacques, son fiancé, se tient à quelques pas de nous et me dévisage avec stupeur. Je dois l'avoir déçu par mon manque de dignité. Je comprends qu'ils ont tout entendu et qu'ils attendaient avec impatience que l'orage cessât. Quant à moi, je me sens gênée et stupidement en faute. Je dois encore m'estimer heureuse que Nicole, Gabrielle et Eric ne soient pas là ; que penseraient-ils de leur mère ?

— C'est votre faute, maugréé-je d'un ton morne sans craindre de retourner ma veste. On peut dire que vous avez fait un beau gâchis. Papa est furieux et, bien entendu, comme d'habitude, c'est moi qui en supporte les conséquences.

— Il me semble que pour une victime, tu sais bien te défendre, ironise ma fille. Au fait, je crois même que tu criais plus fort que papa.

C'est un comble ! Je reste figée sur place, avant de risquer d'une voix blanche :

— C'est cela ; je m'ingénie à minimiser votre faute, et à t'entendre, c'est encore moi qui ai tort. Quelle ingratitude, tout de même !

La gorge serrée, je suis prête à pleurer ; je dois être lamentable à regarder. Ma fille se précipite vers moi et me cajole en m'embrassant affectueusement. Je me sens ridicule, mais quelque peu réconfortée.

— Ne te fâche pas, petite mère, murmure-t-elle. Je voulais plaisanter. Je sais bien que ce n'est pas toujours facile avec papa.

Ces derniers mots sont de trop ; cette complicité me gêne, me déroute. J'aimerais que mes enfants aient l'impression qu'il n'y a jamais aucun conflit entre mon mari et moi, que nous sommes toujours du même avis ; et pourtant, je sais pertinemment qu'ils

ne sont pas dupes. D'ailleurs, je viens de leur en donner une preuve et cela m'afflige.

— Vous nous comprenez, vous, au moins, ajoute Jacques, ce qui finit de me déconcerter.

Je secoue la tête négativement.

— Non, je ne vous comprends pas, dis-je avec fermeté. Vous auriez dû attendre un peu... vous épouser avant.

Jacques me rit peu respectueusement au nez. Il comprend mon état d'âme et sait que je tente de paraître plus sévère envers eux, afin de racheter ma faute envers mon mari que j'ai ridiculisé.

— Faire l'amour sur commande, remarque-t-il avec dédain. Attendre comme dans une fanfare que le chef d'orchestre batte la mesure ; c'est cela que vous nous conseilleriez. Merci bien !

— Ou sur une scène, que l'on tire le rideau, complète Françoise en riant. C'est très peu pour moi que toute cette comédie. C'était bon de ton temps ; je préfère, en ce qui me concerne, l'effet de la surprise... l'amour qui s'installe en maître au moment où l'on ne s'y attend pas, et que l'on ne peut mettre à la porte comme un simple manant !

Je l'interromps brusquement.

— Tu fais de l'esprit, dis-je d'un ton rogue.

— Pas tellement ; d'ailleurs, d'après ce que j'ai entendu, nous avons, à peu de choses près, les mêmes idées, toi et moi. Comme tu l'as si bien expliqué à papa, je trouve, moi aussi, qu'il est inutile de se présenter à ces deux personnages pour...

Je l'arrête d'un geste péremptoire de la main. Je comprends qu'elle profite de ma complaisance et se gausse de moi, puisqu'elle à tout entendu, mais il y a des limites. Avec son père, elle aurait un ton plus respectueux et n'oserait plaisanter sur ce sujet ; Jacques, non plus, d'ailleurs.

— A ta place, je ne me vanterais pas, dis-je avec brusquerie. Je m'humilierais plutôt et...

— Dirais à papa de ramasser ses débris lui-même, ajoute-t-elle malicieusement.

Je reste sans voix. C'est à ce moment précis que Jean entre en scène. Il ouvre la porte et sort du salon en tenant un papier contenant les débris du cendrier et les cendres qu'il a ramassés. Je comprends qu'il a tout nettoyé ; cela se remarque d'ailleurs à son air bourru. Et moi, j'enrage en mon for intérieur, d'avoir été assez stupide jusqu'à ce jour, pour l'avoir fait si longtemps à sa place, lors de scènes de ce genre. Il s'arrête, confus, en nous voyant, nous toise un instant avec colère ; puis soudain, demande :

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi et qu'est-ce que vous complotez encore ?

— Rien ! On t'attendait pour fixer la date, déclare Françoise en esquissant maladroitement un sourire à son adresse.

— La date de quoi ? rugit-il, comme s'il ne comprenait pas de quoi il s'agit.

Puis, il ajoute aussitôt, d'une voix brouillonne :

— Vous ne m'avez pas demandé pour l'autre.

— Tu es idiot, dis-je avec assurance. C'est tout juste si tu ne demandes pas une place de première pour la prochaine séance.

Je regrette presque aussitôt mon intervention. Elle amuse les jeunes aux dépens de mon mari qui me fusille du regard.

— Ce que les femmes sont stupides, maugrée-t-il.

Et, s'adressant à moi :

— Tiens ! tu as mérité ce qui t'arrive. Tout cela est de ta faute. Par ton attitude, tu as encouragé ta fille au vice...

— Pardon monsieur, vous vous égarez, intervint Jacques.

Timidement, il tente d'expliquer :

— Nous ne sommes pas vicieux, Françoise et moi ; nous nous aimons, tout simplement.

Et moi, incorrigible, je clame avec ironie :

— C'est là leur moindre défaut.

Mon mari se retourne comme si une guêpe l'avait piqué.

— Toi, tais-toi, rugit-il. Tu m'agaces à la fin.

La colère de mon mari me rend prudente, ainsi qu'un regard suppliant de ma fille. Après tout, que les jeunes se débrouillent.



Ils en sont tout aussi capables que moi ; même davantage, certainement, si je veux être objective.

— Nous nous sommes trop aimés, voilà tout, déclare philosophiquement Françoise en souriant à son fiancé afin de l'encourager à poursuivre sur ce terrain.

— Et nous avons croqué la pomme avant qu'on nous l'ait offerte, ajoute Jacques en quêtant un geste de réconciliation de la part de mon mari.

Moi, je le trouve complètement idiot. Je me demande comment ce jeune homme fat a pu plaire à Françoise. Tout ce qu'il dit, me paraît stupide. Il ferait mieux de «la boucler». Mais, comme on le dit, l'amour est aveugle, et c'est avec un sourire indulgent que ma fille regarde son fiancé. Quant à Jacques, je ne sais au juste ce qu'il pense de lui ; mais il reste maussade. Il hésite. Sa situation est des plus délicates. S'il garde cette attitude agressive, cela deviendra de plus en plus difficile pour lui de se rapprocher de nous tous, de se mettre à notre diapason, d'autant plus qu'il y a l'état dans lequel se trouve Françoise, et qu'il ne faut pas oublier. Ce n'est certes pas le moment d'éloigner le jeune homme qui ne demande qu'une chose, se marier le plus vite possible, ce qui d'ailleurs est la meilleure solution. Pourtant, Jean craint de passer pour une girouette et qu'en se montrant trop conciliant, il perde son prestige auquel il tient tant. Je prends le parti de lui tendre la perche.

— Jacques a une façon merveilleuse de nous présenter la chose et de s'excuser de son acte quelque peu irréfléchi, dis-je d'un ton qui se veut badin, en prenant amicalement le bras de mon mari qui me repousse hargneusement.

Décidément, je n'ai pas la manière. Je feins de ne pas remarquer sa mauvaise humeur envers moi et je lui tends la main.

— Tu es embarrassé, dis-je doucement. Donne-moi donc ce que tu tiens ; j'irai le jeter dans la poubelle. Pendant ce temps, allez bavarder tranquillement au salon, afin de prendre les dispositions qui s'imposent...



— Tout cela te laisse indifférente, déclare mon mari qui ne décolère pas, mais me tend cependant ce que je lui demande avec un certain soulagement. Tu en parles comme d'une chose banale.

Il m'agace ; aussi, malgré mes bonnes résolutions, j'ironise :

— Tous les jours, il y a des milliers de naissances de par le monde. Une de plus... une de moins... Et puis, dans cinquante ans, tu n'y penses plus et en attendant, tu seras tout fier d'être grand-père. Je te vois déjà te pavanant en présentant le bébé à nos amis.

— Cela, jamais !

Alors, ce qui doit arriver, arrive ; Françoise, si calme l'instant précédent, a une crise de nerfs. Elle se jette dans l'unique fauteuil de rotin du hall d'entrée et se met à sangloter comme une petite fille. J'ai envie de la serrer dans mes bras pour la consoler, mais je la sens trop vulnérable pour tenter ce geste maternel.

— C'est vrai, papa, que tu n'aimeras pas mon enfant, que tu ne seras pas fier de lui, que..., hoquète-t-elle.

Jacques se penche anxieusement sur elle, la cajole, l'embrasse. Rien n'y fait ; au contraire, je remarque que ses gestes et son attention l'agacent. Lui, ne le voit pas. Il susurre à son oreille, mais nous l'entendons parfaitement :

— Mais non, ma chérie ; à quoi penses-tu ? Ton père sera très heureux, le moment venu, tu verras ; il oubliera tout.

Françoise a les nerfs à bout. Elle repousse son fiancé et le dévisage soudain avec agressivité. Brusquement, elle se lève et déclare en pleurant toujours qu'elle va de ce pas se faire avorter, qu'elle ne veut plus entendre parler de ce bébé qu'elle détesterait s'il venait au monde dans ces conditions, et qu'enfin elle ne se mariera jamais. Elle se précipite vers la porte d'entrée, mais déjà son père l'a devancée. Il regrette de l'avoir mise dans cet état ; et quand elle veut l'écarter pour se frayer un passage, il la serre affectueusement entre ses bras paternels.

— Que tu es sotte, murmure-t-il tendrement. Comment peux-tu croire que je n'aimerai pas ton enfant ? Ce serait monstrueux de ma part. J'ai même peur de trop le choyer.

Au fait, Françoise a toujours été sa préférée. Il ajoute, gouailleur :

— Ce que j'en disais, c'était pour ta mère, par fanfaronnade ; mais, à vrai dire, je l'attends avec impatience ce bébé.

Françoise est stupéfaite. On le serait à moins. Elle regarde son père avec hésitation, se demandant s'il parle sérieusement ou si tout à l'heure il se rétractera ; mais un sourire la rassure. On se sent bien, comme après un orage qui n'a pas laissé de traces. Jacques serre les mains de mon mari avec effusion.

— Comment vous remercier ? s'écrie-t-il. Que vous êtes généreux !

Mon mari est entouré, cajolé à son tour, tandis que l'on ne pense plus à moi. Et maintenant, c'est lui qui fait des projets.

— Pour la date, voyons...

Il se gratte la tête, perplexe ; Françoise se cramponne à son bras.

— Allons bavarder au salon, propose-t-elle joyeusement. On discute mieux quand on est assis.

— C'est ça, c'est ça, répond-il avec empressement, conscient de son triomphe.

Il sourit fièrement à la ronde.

— Allez ! allez ! Je vous rejoins tout de suite, juste le temps de jeter les restes de ce cendrier, dis-je avec un peu d'amertume, parce que moi, qui ai été conciliante dès le début, on m'a bel et bien oubliée. On se passe volontiers de mon avis ; en somme, je compte pour beurre, comme on dit.

Et, tandis que les trois autres entrent en bavardant gaiement dans le salon, je m'exécute avec mauvaise humeur. Lorsque j'ouvre la porte, je vois mon mari à genoux. Il inspecte un point brun sur le tapis. Cela se remarque à peine. Je m'approche cependant, pour voir ce dont il s'agit. Jean se fait humble pour m'avouer que le tapis est un peu brûlé, mais qu'en fait, il n'y a pas de trou. Je hausse les épaules sans répondre. Que m'importe ! Mais, mon mari n'a pas fini de me surprendre. Il se relève, me

prend dans ses bras, et avec un sourire qui me rappelle les plus beaux jours, murmure, tout en m'embrassant :  
— Quel gâchis !

*Nancy-Nelly Jacquier*